LA FANFARE

« La banda »

À la mémoire de René Crevel qui est mort pour des choses de ce genre.

C'est en février 1947 que Lucio Medina me raconta une histoire assez amusante qui venait de lui arriver. Lorsque j'appris, en septembre de la même année, qu'il avait donné sa démission et quitté le pays, je ne pus m'empêcher de faire un rapprochement entre les deux choses. Je ne sais s'il y a pensé lui aussi. Pour le cas où cela pourrait lui être utile (après tant de temps), pour le cas où il serait encore vivant à Rome ou à Birmingham, je vais raconter sa banale histoire avec la plus grande fidélité possible.

Un coup d'œil à la page des spectacles apprit à Lucio qu'on donnait au cinéma Opéra un film d'Anatole Litvak qu'il avait manqué quand il était sorti en exclusivité. Cela le surprit un peu qu'un cinéma comme l'Opéra donnât à nouveau ce film mais en 47 les nouveautés commençaient déjà à se faire rares à Buenos Aires. À six heures, son travail terminé, Lucio se promena dans le centre avec le plaisir qu'y prend tout bon Portègne, et il arriva au cinéma juste au début de la séance. Le programme annonçait les actualités, un dessin animé et le film de Litvak. Lucio prit un fauteuil d'orchestre et acheta *Crítica* pour n'avoir pas à regarder les décorations de la salle et des petits balcons latéraux qui lui provoquaient de légitimes nausées. Les actualités commencèrent sur ces entrefaites et plusieurs personnes entrèrent dans la salle tandis que les baigneuses de Miami rivalisaient de grâce avec les sirènes et qu'on inaugurait à Tunis un barrage géant. Un corps volumineux parfumé à Cuir de Russie (ce qui s'appelle parfumé) s'assit à la droite de Lucio. Il était accompagné de deux corps plus petits qui s'agitèrent fébrilement pendant un moment et ne se calmèrent qu'à l'apparition de Donald the Duck. Rien que de très normal jusque-là dans un cinéma de Buenos Aires et surtout à l'heure de l'apéritif. Lorsque les lampes s'allumèrent, effaçant un peu l'indescriptible plafond étoilé, mon ami se mit à lire *Crítica* avec, en prologue, un coup d'œil à la salle. Il y avait là quelque chose qui n'allait pas, quelque chose d'indéfinissable. Plusieurs dames remarquablement

obèses se répandaient au parterre et, à l'imitation de celle qui était assise à ses côtés, elles étaient accompagnées d'une progéniture plus ou moins nombreuse. Lucio était un peu étonné que ce genre de personnes fréquentât un cinéma comme l'Opéra, la plupart des matrones étaient fardées et habillées comme des cuisinières endimanchées, elles parlaient avec force gestes de style nettement italien et elles soumettaient leurs enfants à un régime de gifles et d'exhortations intensives. Des hommes, le chapeau sur les genoux, et tenu à deux mains, offraient la contrepartie masculine d'un public qui laissait Lucio perplexe. Il regarda de nouveau le programme sans rien y trouver d'autre que les films déjà sortis et ceux à venir. Extérieurement tout était en ordre. Se désintéressant du public, il se plongea dans son journal et parcourut les nouvelles de l'étranger. Au milieu d'un article, sa notion du temps lui suggéra que l'entracte était anormalement long et il revint à la salle. Il entrait encore des couples ou des groupes de deux ou trois jeunes filles vêtues à la dernière mode de banlieue et cela provoquait des rencontres enthousiastes, des présentations, des commentaires explosifs en divers secteurs du parterre. Lucio commença à se demander s'il ne s'était pas trompé, bien qu'il n'eût pu préciser en quoi consistait son erreur. À cet instant, les lumières s'éteignirent mais de puissants projecteurs de scène s'allumèrent, le rideau se leva, et Lucio vit, sans pouvoir en croire ses yeux, un vaste orchestre féminin installé sur la scène et surmonté d'un calicot où l'on pouvait lire: «Fanfare Les Joyeuses Espadrilles.» Et tandis qu'il haletait de surprise et de stupeur (je revois sa tête quand il me le raconta) le chef leva sa baguette et un vacarme indescriptible monta de l'orchestre sous le fallacieux prétexte d'une marche militaire.

– Tu comprends, c'était si incroyable qu'il me fallut un certain temps pour sortir de l'hébétement où cela m'avait plongé. Mon intelligence, si tu me permets de l'appeler ainsi, regroupa immédiatement toutes les anomalies éparses et en déduisit la probable vérité: un spectacle pour les employés d'une fabrique d'espadrilles et leur famille que ces forbans de l'Opéra se gardaient bien d'inscrire sur leur programme pour pouvoir vendre les places qui restaient disponibles. Ils se doutaient que si les habitués avaient eu vent de cette fanfare, ils ne seraient jamais entrés, même par la force des baïonnettes. Tout cela, je le vis fort clairement mais ne crois pas que je cessai de m'étonner pour autant. D'abord je n'aurais jamais pensé qu'il y eût à Buenos Aires un aussi grand orchestre féminin (je veux parler de la quantité). Ensuite, la musique qu'il jouait était si terrifiante que la souffrance auditive ne me permettait de coordonner ni idées ni réflexes. J'avais envie tout à la fois de hurler de rire, de dire merde à

tout le monde et de m'en aller. Mais d'un autre côté, je ne voulais pas louper le film du vieil Anatole et je me suis incrusté.

La fanfare termina la première marche et ces dames rivalisèrent d'applaudissements musclés. Au cours du deuxième morceau (annoncé par une petite pancarte), Lucio fit de nouvelles découvertes. La fanfare, elle-même, était un énorme bluff, sur une centaine de participantes, un tiers à peine jouait vraiment. Le reste était pur chiqué, les plus jeunes brandissaient bien trompettes et clairons à l'imitation des véritables exécutantes mais la seule musique qu'elles faisaient était celle de leurs fort belles cuisses que Lucio trouva dignes d'éloges et d'intérêt, surtout après quelques tristes expériences dans les environs du Maipo. Cette énorme fanfare ne comptait, finalement, qu'une quarantaine de tambourineuses et de claironneuses, le reste était simplement là pour le coup d'œil, à grand renfort d'uniformes rutilants et de mignonnes bien attifées pour le bal. Le chef d'orchestre était un jeune homme tout à fait inexplicable si l'on songe qu'il était en habit et que, se découpant en ombre chinoise sur le fond rouge et or de la fanfare, il avait l'air d'un coléoptère tout à fait étranger au chromatisme environnant. Ce jeune homme agitait dans toutes les directions une interminable baguette et paraissait énergiquement décidé à mettre de l'ordre dans ce cahot, ce à quoi, d'après Lucio, il n'arrivait point. Quant à l'orchestre c'était un des pires que mon ami eût jamais entendus. L'audition se poursuivait, les marches succédaient aux marches, au milieu de la béatitude générale (je répète ses propres termes sarcastiques et alexandrins), et, à chaque fin de morceau, renaissait l'espoir que cette centaine d'aimables poulettes allait se calter et que le silence régnerait enfin sous la voûte étoilée de l'Opéra. Le rideau tomba et Lucio eut comme une attaque de soulagement jusqu'à ce qu'il remarque que les projecteurs ne s'étaient pas éteints, ce qui le fit se redresser avec méfiance sur son fauteuil. Et derechef le rideau qui se lève mais à présent pour: LE DÉFILÉ DE LA FANFARE, annoncé en grosses lettres. Les filles s'étaient mises de profil, il sortait des cuivres un hululement discordant qui avait une lointaine ressemblance avec la marche d'*Aïda* et l'orchestre entier, immobile sur la scène, remuait les jambes en cadence comme s'il défilait. Pour peu qu'on soit la mère d'une de ces mignonnes, l'illusion pouvait être complète. Surtout lorsque sur le devant de la scène évoluaient huit adorables berlingots agitant ces bâtons à glands et pompons qu'on lance en l'air, qu'on fait virevolter et qu'on rattrape au vol. Le jeune coléoptère ouvrait la marche et faisait mine de marcher avec une grande application. Et Lucio dut écouter d'interminables *da capo* qui selon lui durèrent bien un kilomètre. Il y eut une modeste ovation à la fin et le rideau s'abaissa comme une

vaste paupière, pour protéger les droits si malmenés de la pénombre et du silence.

– Mon étonnement était passé, me dit Lucio, mais même pendant le film qui était excellent, je ne pus me délivrer d'une impression d'étrangeté. Je sortis du cinéma et retrouvai la chaleur poisseuse et la foule de huit heures du soir, j'entrai à la Galera boire un gin-fizz. Soudain, j'oubliai le film de Litvak et l'orchestre m'occupa tout entier, comme si j'étais la scène de l'Opéra. J'avais envie de rire mais au fond j'étais quand même fâché, comprends-tu. D'abord j'aurais dû m'approcher de la caisse en sortant et leur dire ma façon de penser. Je ne l'ai pas fait parce que je suis portègne, oui, je sais. Mais quoi faire, tu veux me dire ? Pourtant ça n'était pas tant ça qui m'irritait, il y avait autre chose, plus obscur. À la moitié du deuxième verre, je commençai à comprendre.

Ici, le récit de Lucio devient assez malaisé à transcrire. En son essence (mais c'est justement l'essentiel qui est insaisissable) il pourrait se résumer ainsi : jusque-là, c'était une série d'anomalies isolées qui l'avait préoccupé : le programme mensonger, les spectateurs inattendus, l'orchestre illusoire dont la plus grande partie était truquée, le chef d'orchestre qui détonnait, le faux défilé, et lui-même, engagé dans une histoire qui ne le concernait pas. Et soudain il lui sembla comprendre tout cela en des termes qui dépassaient infiniment l'événement lui-même. Il sentit confusément qu'il lui avait été donné de voir enfin la réalité. Un moment de la réalité et elle lui avait paru fausse parce qu'elle était la véritable, celle qu'il ne voyait plus à présent. Ce qu'il venait de voir, c'était le vrai, c'est-à-dire le faux. Il cessa d'éprouver comme un scandale d'être entouré d'éléments qui n'étaient pas à leur place, car, ayant pris conscience d'un monde différent, il comprit que cette vision pouvait s'étendre à la rue, à la Galera, à son complet bleu marine, à son emploi de la soirée, à son bureau demain matin, à sa décision de faire des économies, à ses vacances d'été, à son amie, à sa vieillesse, à l'heure de sa mort. Et ce n'était que par hasard qu'il ne voyait déjà plus les choses ainsi, par hasard qu'il était de nouveau Lucio Medina. Seulement par hasard.

J'ai pensé parfois qu'il eût été assez intéressant que Lucio revînt au cinéma, y fît des recherches et découvrît que le concert n'avait jamais eu lieu. Mais c'est une chose que l'on peut facilement vérifier, après tout. Il ne faut tout de même pas exagérer. L'exil de Lucio, son changement de vie viennent peut-être tout simplement de son foie, ou d'une femme. Et puis il n'est pas juste de charger cette fanfare de tous les crimes, pauvres filles.